

FELDMAN Nehara, 2018, *Migrantes : du bassin du fleuve Sénégal aux rives de la Seine*. Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 208 p.

Zoé Derré

Volume 45, numéro 3, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1088024ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1088024ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Derré, Z. (2021). Compte rendu de [FELDMAN Nehara, 2018, *Migrantes : du bassin du fleuve Sénégal aux rives de la Seine*. Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 208 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 45(3), 225–227.
<https://doi.org/10.7202/1088024ar>

s'appelle *stéatite* ou *Pierre à savon*. C'est la traduction qui pousse à dire que *qullisajaq* a un sens immédiat, « stéatite », et un sens caché, « matériau pour lampe ». Le mot *qullisajaq* n'a qu'un seul sens, c'est-à-dire un seul mode d'attribution du référent, obtenu par l'assemblage de trois morphèmes. De même, le mot composé *Pierre à savon* a un seul sens, le sien, qui n'est pas celui de *stéatite*, avec lequel il partage le même référent.

Le deuxième type d'analyse est la reconstruction du sens originel des mots. Pour les langues eskaléoutes, ce travail d'étymologie savante est l'œuvre de Michael Fortescue, Steven Jacobson et Lawrence Kaplan (*Comparative Eskimo Dictionary With Aleut Cognates* [2010]). Par exemple, la base verbale *kajusi-*, qui signifie aujourd'hui « continuer », semble provenir diachroniquement de *kajuq-* (« être fort ») et *-si-* (« commencer à »). Cela étant posé, il est difficile de dire que le sens caché de *kajusi-* est « commencer à être fort », comme de dire que le sens caché de *continuer* est « tenir ensemble » (*con- tenere*).

Le troisième type d'analyse consiste à tenter d'expliquer le sens de certains mots à partir de corrélations potentiellement fortuites. On peut par exemple imaginer que le sens de *piunngituq*, « mauvais », se réduise à « il/elle n'est pas quelque chose » (*pi-*, *-u-*, *-nngit-*, *-tuq*) et celui de *arnaq*, « femme », à « ce qui porte à s'agiter » (*aq-* *-naq*). Mais cela reste douteux. Comme Dorais le souligne avec prudence, les significations qu'il met à jour sont avant tout une invitation à la réflexion.

Référence

FORTESCUE M., S. JACOBSON et L. KAPLAN, 2010, *Comparative Eskimo Dictionary With Aleut Cognates*. Fairbanks, Alaska Native Language Center.

Marc-Antoine Mahieu
INALCO et Sorbonne Paris Cité
Paris, France

FELDMAN Nehara, 2018, *Migrantes : du bassin du fleuve Sénégal aux rives de la Seine*. Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 208 p.

Après avoir soutenu sa thèse portant sur les migrations et l'oppression, issue de l'observation d'un groupe de femmes d'un lignage noble de la région de Kayes au Mali (2009), Nehara Feldman publie un premier ouvrage intitulé *Migrantes : du bassin du fleuve Sénégal aux rives de la Seine*. S'inscrivant dans le courant de l'anthropologie féministe, elle souligne les divisions sexuelles existant tant dans l'espace que dans la répartition du travail domestique entre hommes et femmes du lignage Dagnoko, mettant ainsi en évidence les rapports de domination dans l'attribution des rôles sociaux. Les mobilités géographiques des individus, le point focal de l'étude, sont donc analysées à travers le prisme du genre.

L'auteure amorce l'ouvrage par une première analyse du rapport entre genre et espace avant de proposer une étude de la mobilité géographique des femmes — qu'elle soit ponctuelle, durable, interne ou externe au pays d'origine —, cherchant à en souligner les motifs constamment ancrés dans la division sexuelle du travail. La dernière partie traite du contraste entre la position des migrantes en France et celle qu'elles occupent lorsqu'elles reviennent au pays.

Feldman postule qu'il existe une continuité entre le village de Galoba, la capitale Bamako et la région parisienne afin d'étudier les multiples configurations des rapports sociaux en place au village. Les rapports de force évoqués précédemment sont donc analysés de manière dynamique dans l'espace. C'est ce qui constitue à la fois tout l'intérêt ainsi que l'originalité de l'étude.

Partant de la notion de « territoire des femmes » (p. 34), Feldman constate qu'elle masque le caractère contraint de leur présence en ces lieux. Elle distingue alors trois types d'espaces : ceux où les femmes sont affectées, ceux où elles sont autorisées et ceux d'où elles sont exclues. Ce rapport de force s'appuie sur une division sexuelle du travail où les tâches domestiques sont considérées comme exclusivement féminines et réglementent les allées et venues des femmes, créant ainsi « leurs » espaces. Si l'on peut croire que ces femmes tendent vers une forme d'émancipation par la migration en France, c'est finalement l'inverse qui est observé puisque leurs espaces légitimes se réduisent : le logement est plus exigu et les tâches domestiques ne nécessitent plus autant de sorties.

À ces rapports de domination genrés s'ajoute une hiérarchie au sein même du groupe des femmes selon leur âge et leur position sociale, qui perdure lors de l'expérience migratoire. Toutefois, les migrantes installées en France jouissent lors de leurs retours au pays d'un prestige qui les dispense d'effectuer des tâches qu'elles devraient normalement accomplir en raison de leur position sociale. Cette situation leur permet de « se réinventer » (p. 181) en adoptant des comportements considérés comme luxueux. Ces pratiques distinctives peuvent également engendrer des transgressions des normes de genre, comme si leur statut de migrante les rapprochait de la position sociale des hommes. L'auteure fait ici un lien avec son propre statut de « Blanche » (p. 187) pendant ses séjours au Mali où elle avait d'abord été affectée au groupe des hommes, les femmes la considérant comme incapable d'effectuer les travaux domestiques. Les migrantes interrogées sur le sujet évoquent l'idée d'une perte d'habitude à la dureté des tâches pour expliquer cette dispense des tâches dites féminines. Cette vision d'elles « à part » (p. 188) constitue selon l'auteure un frein à une remise en question plus globale des normes de genre en place dans cette société.

Concernant les possibles biais de l'enquête, l'appartenance sociale du lignage Dagnoko à une caste supérieure suppose, selon l'auteure, que les femmes étudiées vivent potentiellement de manière plus forte le contrôle social observé. Toutefois, ce lien entre caste noble et contrôle social fort n'est évident que d'un point de vue ethnocentré et il s'agirait de l'explicitier. De plus, la concentration de l'enquête sur les trois espaces étudiés empêche d'appréhender les migrations vers les autres pays d'Afrique, espaces intermédiaires entre la ville malienne de Bamako et les pays occidentaux.

Cet ouvrage est enrichi par des notes de terrain et des illustrations qui en rendent la lecture vivante et détaillée. Son intérêt pour l'anthropologie féministe ne fait aucun doute dans le contexte croissant des études portant sur la notion d'« intersectionnalité des systèmes d'oppression ». L'auteure paraît également consciente des risques de récupération politique

de son ouvrage : si certaines de ses analyses pourraient aller dans le sens d'une vision dite misérabiliste des immigrés déjà stigmatisés en France, elle montre aussi certains changements dans les pratiques sociales, tels qu'une évolution dans la répartition du travail domestique ou encore la valorisation progressive de l'éducation féminine.

Référence

FELDMAN N., 2009, *Migrations de l'oppression : rapports sociaux de sexe et divisions du groupe des femmes au sein d'un segment de lignage originaire de la région de Kayes (Mali)*. Thèse de doctorat, Sociologie, École des hautes études en sciences sociales.

Zoé Derré
École des hautes études en sciences sociales
Paris, France

GAGNÉ Natacha (dir.), 2020, *À la reconquête de la souveraineté. Mouvements autochtones en Amérique latine et en Océanie*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Mondes autochtones », 262 p., illustr., cartes, tabl., bibliogr.

Plus de dix ans après la ratification de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones (DNUDPA) par l'Assemblée générale des Nations Unies, qui consacre dans son article 3 le droit à l'autodétermination, l'autonomie politique des collectivités autochtones à travers le monde demande encore à se concrétiser. Malgré les avancées du droit international, les ambiguïtés conceptuelles et terminologiques inhérentes au principe d'autodétermination — principalement en ce qui a trait aux notions de « peuple », de « souveraineté » et de « territoire » — ainsi que la primauté de l'État souverain dans les négociations d'autonomie restent des freins majeurs à la réalisation de possibles autodéterminations autochtones.

Face à ces problématiques, l'ouvrage collectif *À la reconquête de la souveraineté. Mouvements autochtones en Amérique latine et en Océanie*, dirigé par l'anthropologue Natacha Gagné, s'attache à analyser la souveraineté comme notion polysémique à travers les mouvements autochtones en Amérique latine et en Océanie luttant et s'activant afin d'acquérir une forme d'autonomie. L'enjeu de la pluralité des expressions de la souveraineté et leurs historicisations sont au cœur de l'ouvrage. La multiplicité des vocables utilisés par les acteurs sociaux et politiques autochtones — tels qu'*indépendance*, *autonomie*, *décolonisation* ou *tino rangatiratanga*¹ — et la manière dont ils renvoient à des univers de sens situés sont des

1. Notion de « souveraineté » en langue māori (chap. 12, p. 236).